

DERNIÈRE CARAVANE POUR ZEÏLAH

THIERRY DARDART

DERNIÈRE
CARAVANE
POUR ZEÏLAH



MMXVIII

©Thierry Dardart Éditions

Conception graphique, mise en page, cartes : Thierry Dardart

Poèmes de Thierry DARDART

hormis les citations avant l'incipit et après l'excipit

d'Arthur Rimbaud (Une saison en enfer).

En annexe, pp 177-179, les notes originales de Rimbaud rédigées pendant ce voyage.

© Thierry Dardart Éditions, janvier 2018

8 rue des Tilleuls - 02190 PIGNICOURT - R.C.S. 531 310 522 Saint-Quentin

site internet : www.thierrydardart.com

www.facebook.com/tdardart

ISBN : 978-2-9560309-0-4

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Tous droits réservés.

Numéro de dépôt à la SACD : 000262704

Imprimé en France par Copy-Média



Autoportrait de Rimbaud au Harar, "dans un jardin de bananes",
en 1883 - BNF (Paris)

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

AVANT-PROPOS

◇ LES PÂQUES SANGLANTES – POUR LES SIÈCLES DES SIÈCLES * (2017)

Rimbaud. Que de rêves, de fantasmes inondent les esprits fertiles qui imaginent ce qu’aurait pu être la vie d’Arthur Rimbaud, s’il avait vécu, toute sa vie, toute son œuvre, en dépit des souffrances physiques et du mal-être intime. Il a préféré partir ; voyager aux confins des terres connues, s’aventurer à la lisière de la civilisation et explorer aux limites que pouvait l’expédier sa constitution très moyenne, altérée par les fièvres et la syphilis.

Son parcours dans le Harar débute en février 1881. Il rejoint l’agence de la maison Mazeran, Vianney & Bardey qui l’emploie. Il négocie les denrées locales, le café, les peaux. Rapidement, l’envie de relater ses découvertes géographiques et ethnologiques s’impose. Il rédige des notes et projette la rédaction d’un ouvrage sur le pays Gallas. Il passe commande d’un appareil photographique, de livres et d’instruments de

mesure pour réellement travailler son sujet comme un vrai scientifique ! Son *Rapport sur l'Ogadine* qu'il doit essentiellement à l'intrépidité de son collaborateur Sotiro en sera le premier et unique fruit. Sur le plan financier, les affaires ne sont pas florissantes. La maison qui l'a embauché est liquidée, il attend des jours meilleurs, mais ses comptes lui font ronger les sangs. En 1885, Bardey l'emploie de nouveau. Quelque temps plus tard, ayant pris son autonomie, il prépare un gros coup. Avec ses nouveaux associés, Pierre Labatut et Paul Soleillet, il entreprend de vendre des milliers de fusils à Menelik, roi du Choa, prétendument descendant de Salomon et qui veut conquérir le Harar. Malgré la livraison de ladite marchandise, l'opération est un désastre. Menelik ne le paie pas car il a déjà vaincu. Et les deux associés périssent, Labatut, d'un cancer foudroyant, Soleillet, d'insolation. Double abattement ! Après de nouvelles tergiversations, un séjour au Caire et un essai journalistique dans le *Bosphore Égyptien*, il revient en 1888 au Harar et s'associe avec le Suisse Alfred Ilg pour créer son propre comptoir. Désormais négociant, Rimbaud s'essaie à vendre des breloques farfelues, casseroles aux paysans et croix aux musulmans, sans plus de succès. En 1890, lasse de voir son fils errant s'éparpiller, infortuné et fatigué, sa mère lui suggère de revenir au pays et d'y prendre femme. Rimbaud y songe, des douleurs à sa jambe droite deviennent incessantes en février 1891. Immobilisé, vieilli, il liquide ses affaires à perte et se fait transporter en civière du Harar à Aden. Le mal qui le ronge ne pourra tenter être soigné qu'à Marseille, avant que tout le corps ne finisse par être irrémédiablement atteint.

La dernière caravane pour Zeïlah est un itinéraire désespéré, la fin approche, sournoise et inéluctable. Mais Rimbaud, entêté, exalté, impulsif, espère guérir et revenir à Harar, coûte que coûte. Entre la punition de la jambe et la rédemption de son âme, Rimbaud veut vivre, espérer un futur meilleur, synonyme de paix ou de repos. Marcher dans le désert onirique avec ses chameaux, en route avec sa caravane. Alors, nous partons, *yallah* ! Oublions les écritures et les comptes, taisons la fatigue et le dénuement, fuyons la maladie et la misère ; car les semelles s'usent moins vite que la plume !

T.D.

LA CARTE DE L'ITINÉRAIRE D'ARTHUR RIMBAUD

7 au 18 avril 1891



LES PERSONNAGES

— LA CARAVANE DE ZEÏLAH (GAFLAH)

DJAMI, LE SERVITEUR (BOY)

FARAH KÂLI, ABBAN, "PACHAGAFLAH"

LES CHAMELIERS

LES PORTEURS OU SÉBIANES : MOUNED-SOUYN (LE CHEF)

ABDULLAH LE BORGNE, ABULLAHI, BAKER...

— HARAR ET LA ROUTE "BARDEY"

DIMITRI RIGHAS, MARCHAND GREC

LES DOUANIERS

MULATU, CHEF DU VILLAGE DE BELLOUA

MR DONALD ET SA FEMME THERESA (ET 2 ENFANTS)

YOUSSEF, CHEF DE CASERNEMENT ÉGYPTIEN À GELDESSEY

WASSIM, LE MARABOUT DE WORDJI

HAJI ALI, LE PRIEUR DE WARAMBOT

— LES PORTS (ZEÏLAH ET ADEN)

SOTIRO

BOOLOO

MARIAM

PIERRE BARDEY

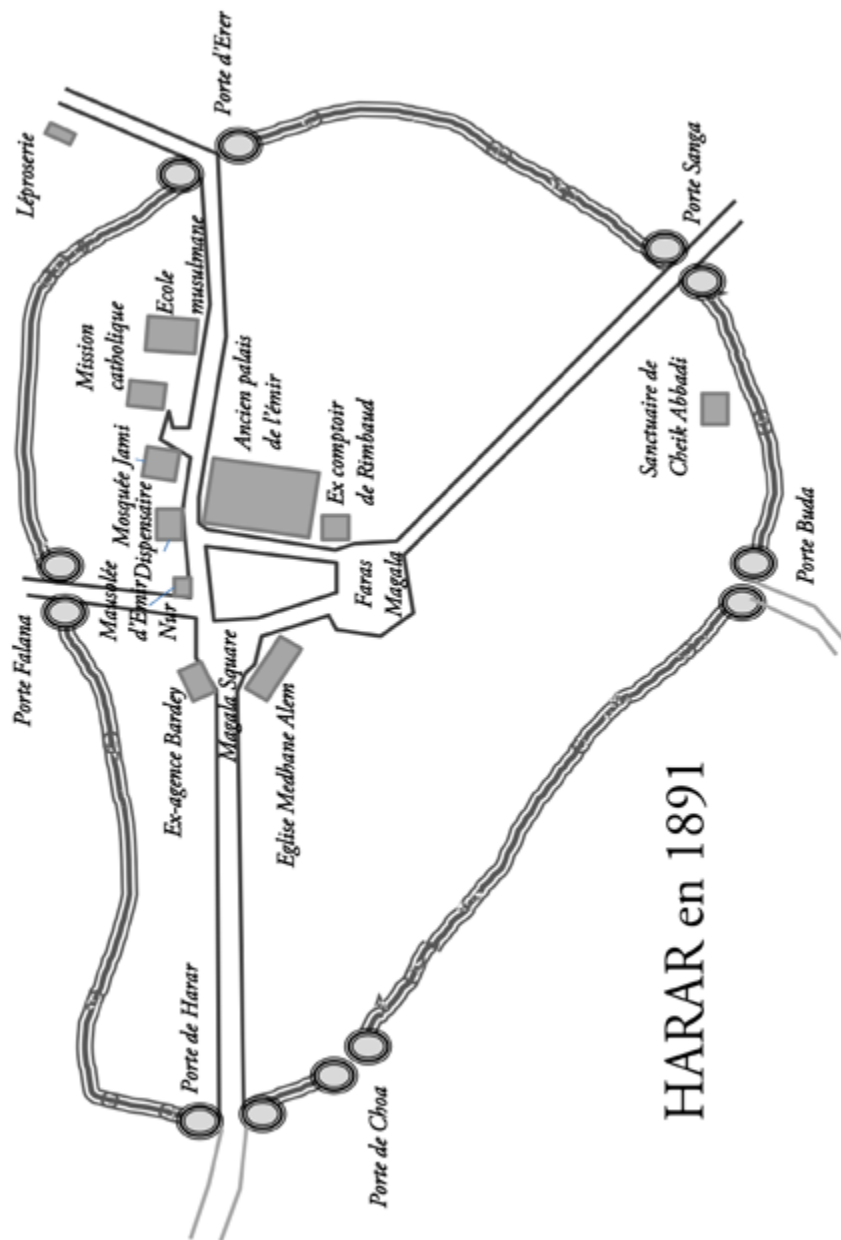
DOCTEUR NOOK

— LES TRIBUS DES GADI-BOURSI



Sont également mentionnés Alfred Bardey (1854-1934), Pierre Labatut, Paul Soleillet (1842-1886), Alfred Ilg (1854-1916), Menelik II (1844-1913), Raouf Pacha, Richard Francis Burton (1821-1890), Antoine d'Abbadie (1810-1897), Abou Bakr, Res Mekonnen (1852-1906), Adolphe Pinchard, Lucereau, Mgr Jassoreau, Mgr Taurin-Tabagne (1826-1899), Pierre Loti (1850-1923), Paul Verlaine (1844-1896), Achille Raffray (1844-1923), Pietro Sacconi, Léon Chefneux, Antonio Cecchi

HARAR EN 1891



HARAR en 1891

« Jadis, je me souviens bien,
 ma vie était un festin où s'ouvraient
 tous les cœurs, où tous les vins coulaient. »
 Arthur Rimbaud, Une saison en enfer.

I - LIBERTÉ

MARDI 7 AVRIL [1891], HARAR

Il fallait bien que je meure. Là, un jour.
 Tout est question de savoir le lieu et l'heure. “Dites-moi à quelle heure je dois être transporté...” Il est parfois plus difficile de quitter tout ce foyer, cette entreprise qu'on a construite par son labeur, son énergie, ce don de soi. Que de partir en vadrouille avec ses semelles de vent ; sans se préoccuper ni de l'itinéraire ni de la destination. Mon état de santé s'est brusquement détérioré en février, mon genou droit se retrouvant enflé avec une douleur insoutenable dans l'articulation ; la raison peut-être à un coup que j'ai pris il y a un

peu plus d'un an, lors d'une rixe avec les indigènes puis aux marches insensées qui ont aggravé le mal. Le battement de la douleur persistait nuit et jour, des gonflements apparurent sur et sous l'articulation, aux veines variqueuses. Malgré des bandes en manchon, l'état continuait de se dégrader et s'étendait à la cuisse. Ne pouvant plus monter à cheval, puis ne parvenant plus à marcher, il m'aura fallu quelques semaines pour comprendre qu'il s'agissait d'autre chose que de la simple fatigue consécutive à mon activité harassante dans le désert somali. La circulation sanguine se trouva altérée, n'ayant pas accès à la médecine de mon pays en ces contrées désertiques malgré l'assistance dévouée de ma famille qui me fit, malgré la distance, parvenir des bas de contention, mon état devint finalement préoccupant : m'obligeant à m'aliter et à ne plus pouvoir marcher, moi le marcheur invétéré ! Car la jambe tout entière était raide, la cuisse et le mollet réduits à rien et le genou sur la rotule avait pris le double de la masse initiale.

J'ai donc entrepris d'aller me faire soigner au premier hôpital, accessible par bateau depuis la côte à Aden, susceptible de porter un diagnostic sur l'état de mon genou. Selon ce qu'ils sauront me dire ou me prodiguer, je verrai quelle suite je peux donner à mon traitement ; et si je dois rentrer en France par vapeur pour terminer ma convalescence.

C'est un tel déchirement de quitter, confiné entre le Nil Bleu et la mer Rouge, ce pays qui est devenu mien, cette aridité qui a fertilisé mon âme. Et cette maison qui était ma tanière, ces affaires, ce commerce qui emplissaient ma vie de tout mon labeur, de mon ardeur à vaincre l'inconnu, pour pétrir, enfin, le réel. Je regrette aussi que le contexte se soit

subitement dégradé, suite aux différends sur le règlement de mes créances de l'affaire Labatut (avec ce fieffé gremlin de Menelik) et les molestations que j'ai dû subir il y a quelques temps en ville (pour une affaire de maudits chiens). Roué en commerce, roué de coups.

La maladie m'afflige car elle me frappe dans la force de mon âge à presque 37 ans et me coupe de mon énergie, réduisant mes projets au quasi néant. Cette inquiétante infirmité m'empêche de vivre ma ressource, ma vocation : la marche en avant, infatigable, salvatrice... La déambulation de mon esprit libre vers des itinéraires inconnus, des explorations imprévisibles, des expéditions insondables.

Je sais la force qu'est la mienne pour endiguer ces fâcheuses perspectives. Aussi, il est venu le temps de partir après avoir expédié les affaires courantes (voire cessantes car elles ne pouvaient plus attendre) et de récupérer tant bien que mal l'argent qu'on me devait ici ou là. Cette précipitation s'avère calamiteuse pour les finances, et mon dû ne m'a pas été rendu à la hauteur de mes espérances. Mais combien peuvent compter ces espérances désormais ? Bref, j'ai vendu mon affaire à perte. Quand on sait l'âpreté du gain, la ruine est mortelle. Salut à la prospérité.

Donc ce matin, le 7 avril 1891 (1308 de l'Hégire, 27 Shaban), il est six heures, première heure de la journée éthiopienne, en simple pantalon de toile et chemise de coton que je me suis confectionnés moi-même pour ressembler à un marchand arabe, on m'installe tel un Pharaon sur ma civière. Je quitte ma maison sur la place Faras Magalah (marché des che-

vaux), le Harar et l'Ogadine. Le *lazim* au sommet de la mosquée voisine chante pour tirer de leur sommeil toute âme qui dormirait encore. Les autres mosquées de la ville répliquent le même chant. Quatre-vingt-deux supplications résonnent du haut des minarets de la Cité. Serviteurs de Dieu, tous les constructeurs de ces édifices posséderont un palais au paradis, je vous le garantis.

Au sud du Harar, le printemps du massif somali est semblable aux autres saisons sur le Plateau. A l'ouest, le mont Hakim surplombe la vieille cité fortifiée. Ici et ailleurs, en fière Abyssinie, face à l'ancien occupant égyptien, le climat demeure tempéré, l'air doux, la nourriture bonne, la terre rouge aux confins de l'Éthiopie et de la Somalie. Enfin un lieu qui me convient !

Maintenant, mon genou n'a plus désenflé depuis des semaines ; il est tuméfié, enflammé, méconnaissable. Rongé jusqu'à l'os. Je ne parviens plus à marcher c'est un fait, le pourrais-je encore un jour si... ? Alité près de la fenêtre depuis vingt jours entre une caisse et mes écritures, sur ma couche à surveiller la balance au fond de mon magasin bazarde où, à travers le capharnaüm, mes serviteurs pesaient les okiètes de musc, le wars et les grains de café, vendaient des cordages et toutes sortes de camelotes dans un bric-à-brac ineffable ; sans plus attendre davantage il me fallait agir. Vite !

J'ai donc organisé un convoi avec des chameliers et quelques paysans très très pauvres des abords Harari qui seront mes porteurs à 15 thalers le jour, deux mules pour le cas où je pourrais remonter sur ma maudite selle, et toute une ca-

ravane de chameaux pour le transport de mes malles. Djami, mon fidèle serviteur, est devenu mes jambes. C'est un garçon de dix-sept ans, 1m65, mince, sans graisse, de longues pattes pour sa constitution, le visage émacié avec le teint bronze-rouge et les grandes dents blanches, il est habillé invariablement d'une *goudourah* écrue et porte au cou un *herci* en peau renfermant une amulette lui prêtant longue vie, ce que je lui souhaite. Je lui donne les consignes, il est partout à veiller au grain. Avec ma canne, que dis-je mon sceptre, je donne les ordres et crie ce que je peux encore en arabe et en amharique. J'ai fait fabriquer en toute hâte une simple civière de bois garnie de cuirs abyssins et recouverte d'une toile en coton pour me protéger du soleil. Cela sera mon trône apocryphe, Arthur 1^{er}. Je cache comme je peux ma douleur et mon ceinturon de quelques kilos d'or, la fortune qu'il me reste à acheminer, mon dur labeur de ces années diligentes qui me sangle. Jusqu'où ? J'ai le teint pâle, les yeux, gris comme l'écume, ont perdu leur bleu myosotis de mon adolescence. Ma barbe blonde blanchit. La fatigue a émacié mon visage, mes joues jadis roses se sont creusées, mes orbites se sont enfoncées. Je ne me ressemble plus si je fais un autoportrait. Honteux, je n'ose plus me regarder de peur de ne point me souvenir. J'ai envoyé des photographies à ma famille pour savoir s'ils me reconnaîtraient, s'ils se rappelleraient ou s'ils me prendraient pour quelqu'un d'autre. Une farce ! Je vous ai envoyé la photographie d'un autre ! Ah ! Eh bien on t'avait reconnu quand même !

« Nous sommes prêts, me lance Djami.

— Bien, j'acquiesce. Montez les malles. Et quand vous aurez

fini, que les porteurs me soulèvent. »

La fatigue a altéré ma voix définitivement cassée. Je rassemble mon énergie pour entrevoir le bout de ce parcours semi-désertique, calvaire somali, chemin de croix omolo. De chef explorateur me voici devenu un sage christique proférant des formules sacrées, implorant les éléments, le soleil, le vent et l'aube. Je suis condamné non plus au voyage mais à l'exploit. Non plus à l'exil mais à l'exode. Fuite désespérée, nous allons voir, pour me libérer, si cela est encore possible, du mal qui me ronge.

« Que les porteurs (sébianes) prennent la tête du convoi ! » Hurlé-je, en amharique, impatient et irascible, pour garder la prestance du chef putatif.

Les autres caravaniers (loueurs de chameaux) avec leurs bêtes blatérant nous suivent brandissant leurs lances, sorte de javeline qu'ils tiennent à la main droite... Ils nous emboîtent le pas avec leurs grandes pattes de sauterelle dont les ombres s'étendent à l'infini. Les bougres maugréent dans leur bouche fermée « *Karani* », ils me traitent de « méchant ». S'ils connaissaient seulement la signification du sadisme ! Ils doivent m'obéir et garder confiance en moi. Comme en un capitaine sur un navire perdant son cap. Je me tiens en chien de fusil "Saint-Etienne", pour soulager ma jambe et pour toujours garder un œil sur mes malles.

« Très bien maître *inch allah* ! (s'il plaît à Dieu) » me rassure Djami.

Djami est fidèle, servile et courageux. C'est le serviteur parfait. Toujours souriant de toutes ses dents blanches,

conciliant, dévoué. Son regard demeure doux, ses membres inexorablement fins, son dos droit comme un « i » malgré l'effort. Les autres indigènes sont payés pour la besogne. Rémunérés pour la tâche qui s'annonce dantesque. Trois cents kilomètres de désert sous une chaleur accablante à porter un infirme et toute la cargaison, démesurée, pour un seul individu. Mouned-Souyn le plus bravache, le plus costaud aussi, ressemble à une sorte de Turc en plus cuivré, il a une grande tignasse admirablement graissée. Cette force physique lui confère une autorité naturelle sur ses congénères. Garder mon ascendant sur ce colosse, c'est conserver ma stature sur l'ensemble du groupe. C'est décidé, il sera le chef de mes porteurs de civière. Les autres sont des villageois qui ont quitté leur hutte et s'appêtent à marcher en pagne sous la canicule implacable, leur fin poignard pendant le long de la hanche, en attendant la pitance de forçat. Ils connaissent le rythme des convois avec leurs sandales usées, une lente progression sous le soleil à pas mesurés et comptés sous les ordres de l'abban Farah Kâli. Celui-là est un grand sec autoritaire, il est le chef de la *gaflah*, il se porte garant de la conduite de la caravane et met en gage quelques-uns de ses propres chameaux pour assurer la bonne fin de notre convoi. Il est pourvu d'yeux très noirs au regard perçant, étirés vers les tempes et d'une barbe, dense, hirsute et bouclée. Parmi la troupe, il y a Abdullah 1^{er} le borgne, un habitué des caravanes (durant une *gaflah*, il se fit, dit-il, mordre un oeil par un serpent), Abullahi aux longs cheveux, Baker aux grandes dents... veuillez me pardonner si je ne consigne pas tous les noms, je ne les connais pas tous ! Mille anges noirs au service du roi Arthur ! Les chameliers,

les porteurs ou sébianes portent tous à la taille une petite gourde tissée pour leurs ablutions... Voilà, tout ce cortège est fin prêt. Il manque l'appel à la prière de l'aube qui débute aux rayons du soleil. Agenouillés, comme leurs dromadaires, sur un *sigada* (tapis de prière), les hommes posent attirail et lances puis récitent un couplet qu'ils ânonnent comme des garçonnetts apprenant à lire :

Allah est très grand

Louanges à Allah,

Qui nous a fait revivre après nous avoir fait mourir et c'est vers Lui le retour.

J'affirme qu'il n'est d'autre dieu que Allah

J'affirme que Mahomet est le prophète d'Allah

Venez prier

Venez faire le salut

Il vaut mieux prier que dormir...

Pendant cette litanie, je lance un dernier regard à ma maison du négociant, sa toiture audacieuse en épicea des montagnes portée par des poutres de soutien et sa grande fenêtre. Jadis, j'occupais l'ancien palais de Raouf Pacha adjacent, aux belles balustrades, dont le parc est bordé de bananiers, d'orangers, d'euphorbes et de caoutchoutiers. Ces différentes espèces m'ont longtemps fait espérer de nouvelles opportunités d'exploitation et de bénéfices. Les gommiers

des basses terres dans les contrées des Gadi-Boursis m'auront laissé quelques regrets. J'aurais pu être plus qu'un marchand, un entrepreneur ! Pensez-donc !

« Allez ! *Yallah* ! »

A ce signal qui me fend l'âme, notre convoi s'ébranle pour la piste de Zeïlah, la "*voie sans issue*" comme la définissait le lieutenant Richard Francis Burton et qu'ouvrit mon ancien patron Alfred Bardey avec l'aide du négrier Abou Bekr. Bardey, disciple d'Antoine d'Abbadie, le pionnier des explorations françaises en Éthiopie avec Pinchard, Bardey fut mon directeur de l'entreprise de commerce à Aden puis à Harar lorsqu'il y installa une factorerie dans cet ancien Palais de Raouf Pacha, seul immeuble à étage de la ville ! C'est Bardey qui accepta de m'envoyer à Harar fin 1880. Je m'y rendis tout d'abord de la mer par vapeur jusqu'à Zeïlah, puis avec le jeune grec Sotiro, je formai une *gaflah* pour convoier jusque Harar de la cotonnade et de l'argent pour acheter des *fraslehs* de café. J'y attendis Alfred quelques mois, qui me fit retourner bientôt à Aden et demanda à son frère Pierre rappelé de Lyon de prendre la direction du comptoir d'Harar. Le *krack* de l'Union Générale en France et les affaires désormais difficiles par la situation politique en Éthiopie rendirent vite l'activité déficitaire. Je ne retournai à Harar qu'en 1883 lorsqu'Alfred fut contraint de partir se soigner en France. En 1884, Alfred revint et liquida les comptoirs de Harar et de Zeïlah. Il fallut attendre un an et l'arrivée d'argent frais de Marseille pour redémarrer les affaires avec Pierre. Mais, je repris finalement ma liberté pour participer à une nouvelle aventure : une caravane d'armes pour Menelik, le roi du Choa. Une histoire funeste.

A travers ce belvédère d'Harar, dont les cinq quartiers correspondent aux antiques villages, ma caravane aux accents mortuaires emprunte le chemin des jardins de Raouf Pacha, l'ancien conquérant égyptien, et traverse la Cité glorieuse du vieux royaume éthiopien, fière forteresse musulmane hantée par Silkis, la reine de Saba. Dans un brouhaha incessant, le marché exhale ses premières senteurs de musc, d'encens, de peaux de bêtes, de figes de barbarie. Nous descendons les ruelles étroites sans nom, de roche calcaire uniformément colorées, de bleu outremer, de blanc nacré ou de jaune abyssin. La vieille ville de Jugol enserrée de remparts reste insensible à mon triste cortège, pas tout à fait funéraire, triomphalement sinistre. Ma civière dans d'incessants tohu-bohu, confectionnée sur la base de mes dessins d'ingénieur en pompes funèbres, fait son office processionnel. Aucune position ne me permet de m'apaiser un seul instant. La jambe en feu. Le pied sans vie. Le manque de sommeil commence à me faire divaguer. Les lumières intenses se confondent aux parfums, les couleurs aux sons, les bruits au vent dans une cavalcade de sens. Perte de repères au milieu des candeurs. La ville est un mirage sur ce plateau aride, pas de fontaine, juste des maisons poussiéreuses, des toits de torchis sablonneux, des mottes de terre cuite au soleil comme en pleins champs. L'illusion de vie organisée se perpétue dans un monde posé au milieu de nulle part, comme une oasis stérile sanctifiée par les Hommes. Sans égout, sans cours d'eau, la cité souillée dégage par endroits des odeurs fétides, des cloaques putrides où la lumière crue vient taper les mouches méphitiques. Exhalaisons excrémentielles de vies merdeuses, des haut-le-cœur éclatants où l'ai-

sance puante confine à la promiscuité cruelle du dégoût !

Finement voilées, les femmes vendent leurs bijoux délicatement ciselés aux abords du marché de Magala Guddo. Les marchands (*nagadiés*) métissés me dévisagent, interdits de me voir en pareille posture. Cois, effrayés, décontenancés, ahuris, les badauds ne prennent pas le soin de me saluer parmi les échoppes de voiles. Au pied du Palais Ras Tafari, d'autres s'amuse de mon curieux attirail. Certains soldats ont la rancune tenace et me considèrent encore comme un espion et pourvoyeur d'armes à Entoto. Ils se remémorent peut-être que, comme ils me croient obstinément cynique et cupide, je ne serais qu'une sorte d'esclavagiste, commerçant des armes avec leurs ennemis du Choa ; ils sont désormais les militaires en faction d'une autre autorité, le roi Menelik.

Ici, depuis un an, la situation est devenue difficile pour les Français. J'ai eu quelques démêlés pour une histoire de meute de chiens empoisonnés me valant des sobriquets de foire. Mais plus grave, à Ensa, à trois jours de marche de la côte, les Gadi-boursis ont attaqué deux Capucins français, le père Ambroise de Cirières et le frère Etienne Étoile, deux Grecs et quelques chameliers. Tous ont été occis sous leur tente pendant leur sommeil. Mal inspirés, les Anglais en ont profité pour mener une campagne de représailles contre les Issas, la tribu voisine des Afars ; sur le chemin de retour, la colonne anglaise a été attaquée et une quarantaine de soldats de sa Majesté ont été tués. Cette route resta impraticable de longs mois, rendant difficile la circulation des caravanes ; ni marchandises, ni argent, ni même le courrier ne pouvaient emprunter l'itinéraire par la côte. Je me retrouvai bloqué dans

mon piteux caravansérail sans vivres ni nouvelles pendant un mois. Qu'il a été stupide tout ce temps perdu au milieu de nulle part, sans correspondance, sans voyageur à attendre ! A crever d'ennui. Mais n'est-il pas préférable de périr d'errance que de mourir sous les longues lances des guerriers Gabi-Boursis tout enduits de graisse ? Face à cette déveine, il me fallut beaucoup de commisération et d'humanité durant ces derniers mois pour regagner la confiance des autochtones. En leur donnant, dès que j'en avais l'occasion, un peu de bien, de breloques ou d'étoffes. Tous ces bougres auront vite oublié que lors de mes balades interminables dans le désert, rencontrant leurs pitoyables semblables parfois nus sur le sable, affamés, assoiffés, sur les routes, je leur donnais mes propres vêtements ou ma propre outre à tel point qu'on me prenait souvent pour un indigène plus crasseux qu'un vrai. Quelques-uns me sont encore reconnaissants et fidèles, d'autres demeurent inexorablement ingrats et m'accusent d'arrogance, de mœurs légères et d'autres infamies d'individu libre. Moi le *farendj*, j'ai des mœurs voilà tout ; une vie, un destin. Le comble, ils me reprochaient de faire peur aux enfants ! L'*hiraregna* (l'irascible).

En traversant la ville aux murs rouges sur sa colline allongée, jonchée d'innombrables lieux sacrés, quatre-vingt-deux mosquées excusez du peu !, les infirmes étendus sur le sol agitent leurs moignons, les enfants au ventre ballonné esquissent de naïfs sourires édentés, les aveugles se tapent la tête contre les murs sans fenêtre. Les femmes, dont les anneaux sonnent aux chevilles, replacent leur voile ne laissant apparaître que leurs grands yeux de biche sombres et profonds. Quelques images ressurgissent d'anciennes maîtresses au

Choa ou au port antique de Zeïlah à l'Hôtel de l'Univers, c'est selon que je partais ou revenais. مكْتوب Mektoub, c'est écrit. Et puis, une catéchumène du père Taurin-Cahagne, Mariam représentait à elle seule la belle Abyssinie, mystérieuse, inculte et riche, trésor fertile et stérile à la fois... Cette Sirkis partagea mon étrange vie pendant quatre ans à Aden. Elle portait avec beaucoup de grâce quelques bijoux que je lui avais offerts garnissant ses bras, ses poignets, ses chevilles et son cou. Parfois, en toge abyssine (*djano chamma*), ses petites croix *tsouroura* sur le foulard de tête, convertie à la mission de Finfine, adoptant tantôt la mode européenne et la cigarette tantôt la mode plus discrète oromo. Curieuse de tout, elle rêvait aussi d'un Ailleurs. La mutique Mariam parcourt encore mes regrettables souvenirs. Est-elle encore à Tadjoura, en terre dankali des Danakils, dans le golfe au bord de la Mer Rouge, au pied des monts Mabla, dans la petite baie de Ras Ali, dans un petit abri côtier, à attendre, là où je l'ai laissée comme un ingrat il y a bientôt cinq ans ? Ou est-elle repartie pour son Choa natal à tenir un commerce de boissons avec l'argent que je lui avais laissé ? Pourquoi mes sarcasmes irascibles, mes jérémiades insupportables et autres féroces baragouinages m'ont poussé jusqu'au sévère dédain ? Pourquoi ce mépris de l'Autre encombrant quand il devient trop proche ? Je n'eus comme priorité que de lui procurer l'éducation dont elle avait certes besoin : les Pères lui avaient prodigué les premiers enseignements. Je voulus parfaire sa connaissance de la langue et de la Civilisation ; voire l'envoyer en Europe faire des "études". Mais à quoi bon, si c'était pour méchamment l'abandonner plus tard à la fin de toute cette piteuse masca-

rade ? Nous pûmes avoir un enfant mais celui-ci ne vit pas le jour. Présage d'un amour sans âme, d'une obscénité sans nom.

Nourri de cet échec, je songeai cette année, avant ma maladie, à me marier ; il m'aurait fallu trouver quelqu'un qui me comprenne, accepte mes voyages immobiles et autres pérégrinations. Peut-être que, par un étrange reflux de mes aspirations, si j'étais resté à Roche je me serais marié avec une orpheline rigide dans son corset, comme mon facétieux Frédéric de frère dans sa frénésie de noces dans les rues d'Attigny ! Convoler sans plaisir plutôt que de mourir en beauté. Bel arbitrage ! J'écrivis à ma mère mon intention d'épouser rapidement en France la personne de son choix. Dussé-je me fier à la volonté de la *Mater Dolorosa*, jadis la *Daromphe* ? Je prends conscience que le temps passe, que me voici vieilli, qu'à force de cynismes et de lamentations en tous genres, exagérant tout et ne respectant rien, je singeais, critiquais et rabrouais. Ma façon à moi de chanter, de louer, ce pays qui sera devenu le mien, d'apprécier, d'aimer mes contemporains n'était que de me répandre en rouspétant, mêlant le climat de la contrée à mon humeur du moment. Quelle idiotie d'avoir été si sot ! Un pouilleux, un gueux, un éclopé, un indigent... Comme si on m'avait projeté devant un flonflon de kiosque de la Gare de Charleville tel un vulgaire bourgeois poussif !

Un dernier regard de biais (je ne peux me tenir longtemps sur le séant que sur une fesse) pour les mosquées du Jegol, la vieille ville enserrée de remparts vieux de mille ans. Devant, un obstacle, de gros bœufs charrient des marchandises péniblement lourdes lorsqu'il s'agit de passer ou de

charger à bras dans des ruelles trop étroites.

« Allons, pressons, fais-je impatient à mes domestiques.

— Oui, répond mon fidèle Djami, mon serviteur harari depuis huit années. Allons pressons » lance-t-il aux autres qui malmènent les bœufs, en reprenant à la syllabe près mes paroles.

Un mendiant s'avance. Il me regarde avec insistance.

« La charité, mon brave monsieur !

— Vous voyez bien que je suis mal en point !

— Il y a toujours plus mal que soi ! Donne-moi un bakchich et cela te portera chance ! La providence te viendra en aide !

— Je n'ai rien vous voyez bien.

— Si, tu as, mais tu ne veux pas.»

Mounded-Souyn porte le brancard sur le côté pendant que le mendiant continue son harcèlement. Tout à coup, manquant de me faire choir si Djami n'avait pas été à proximité, il lui saute dessus, l'empoigne et le projette à terre. Fort heureusement, il n'a pas eu à user de son coutelas à poignée en laiton au bout recourbé qu'il porte à la ceinture dans son fourreau de peau épilée.

« Soyez maudits, chiens galeux ! Que la foudre s'abatte sur votre cortège. Vous finirez bouffés par les hyènes ! » profère menaçant le miséreux en se relevant, péniblement aidé de son étrange canne.

Nous obliquons le long de la Grand-Place. Là, un autre passant nous interpelle. Il s'agit de Dimitri Righas, Grec que

j'avais chargé de petites affaires il y a quelques années, il vient de reconnaître Djami et se demande par les temps qui courent ce que cette caravane peut bien convoyer dans cette drôle de civière. Il me reconnaît, ahuri.

« Comment cela, c'est vous ? (il a un accent grec) Oh mon dieu vous partez...

— Oui je ne peux rester plus longtemps !

— Vous avez liquidé vos affaires ?

— Oui, mon bon ami, je suis malade, je ne pouvais pas continuer...

— De quel mal souffrez-vous ? me demande-t-il compatissant.

— De la jambe, elle est gonflée au niveau du genou, je ne parviens plus à marcher.

— Mon pauvre ami, vous dépérissez de la jambe, répète-t-il, eussé-je préféré qu'on m'inflige un pareil mal qu'à vous. Dire que nous avons vécu ensemble lors de votre arrivée. Vous vous souvenez ?

— Oui, je me rappelle bien.

— Nous habitons le premier étage du palais du gouverneur, là-bas sur la place, j'aperçois encore nos deux fenêtres, chacun la nôtre ! Nous y contemplions cette place, le marché, les chevaux... Et nous rêvions de négoce, de marchandises, de fortune nouvelle ! Et aussi de grandes découvertes !

— Oui je me souviens, soufflé-je. Vous êtes un vieil, bon et fidèle ami, Dimitri. Je vous salue car nous devons nous hâter... Je lui presse le bras en signe de sincère affection.

— Allez, mon cher ami, et tous mes espoirs vous accompagnent, me lance-t-il larmoyant tandis que mes porteurs continuent d'avancer.

— A bientôt je l'espère mon ami !» je hoquette entre deux soubresauts.

Malgré ma véhémence envers les porteurs, nous avançons à grand peine au milieu de la foule des "debout" qui m'opresse. Il y a des étoffes bariolées partout, que portent les femmes grasses bardées de paniers. Les plus jeunes sont nanties d'un petit enfant sur la hanche, la chevelure cachée sous un fichu sombre. La rue des tailleurs est infranchissable, on y vend des peaux, de la cotonnade, des plumes d'autruche. Trop de monde, trop de bruit aussi. Des senteurs enivrantes de musc, de piment, de safran, de myrrhe se mélangent. Pas le temps de faire une dernière révérence au Makina Gagir, ce rocher mystique, le nombril du Jegol, le lieu le plus vénéré de ce peuple abyssin.

Sept heures, avec les rayons obliques du soleil, l'aube est plus claire encore qu'en été. A la sortie de la ville dans un vent torride, les rues se clairsèment, les clameurs se dispersent, le silence pénètre. Dans un élan, nous passons les murailles hautes de quatre mètres, érigées au XVI^e siècle pour protéger la ville des raids des Chrétiens ou des Oromos. Après la prison, le *Zaptié*, le convoi est soudain arrêté par un barrage au sortir de la Porte d'Erer, une des cinq portes principales de la ville, flanquée de deux petites tours cylindriques avec meurtrières et simple toit en cône. Généralement les caravanes

empruntent la Porte Buda, du “mauvais œil”, bien plus large et pratique, mais elle se trouve au sud et oblige de faire un grand détour pour prendre la direction de la côte.

« Bonjour monsieur, fait poliment le douanier en amharique, très intrigué par mon insolite cortège.

— Bonjour monsieur l’agent » je réponds simplement (je prends désormais beaucoup de précautions avec les autorités).

Il inspecte la carriole, les mules, les chameaux, mes seize nègres aux peaux rouges en rang d'oignons, les malles ventripotentes. Rien de suspect en particulier mais le tout est étrange. Évidemment, ma triste personne alitée sur son brancard calé et posé devant les mules lui fait marquer un temps d’arrêt. Après un instant d’étonnement, il me questionne.

« Vous êtes blessé ?

— Oui, je reprends. Mes serviteurs m’emmènent sur la côte au port de Zeïlah.»

L’officier fronce les sourcils. Il a compris que c’est de la folie, un rêve fou. Je suis déjà intransportable. Je n’ose lui avouer ma destination finale, Aden, dans son roc vermillon, son volcan éteint, de l’autre côté de la mer Rouge ! Et surtout le docteur Nook à l’hôpital britannique. La contrée est sous domination anglaise en Égypte, au Soudan et des deux côtés du Golfe d’Aden et sous protection de l’Italie (par le traité de Wuchale entre le Négus du Choa Menelik II et le Comte Pietro Antonelli) qui confère un protectorat des côtes somaliennes aux côtes érythréennes en passant par l’intérieur des terres, avec en son cœur la province de Harar. En somme, de toute évidence, l’Occident a fini par prendre le contrôle de

ces contrées. Il était temps. Mais ce n’est qu’une apparence, qu’une transition. Le pays reste insoumis, imprévisible, inaliénable, inconvertible. Une terre d’expéditions aux énormes mottes de terre pour le Lieutenant Burton, qui jadis, traversa ces lieux au beau milieu des maîtres soufi occupés dans leur transe à connaître l’extase pour essayer de toucher Dieu du doigt ! Harar, insoumise aux étrangers et promise au déclin le jour où un Chrétien (le fameux Burton donc) parviendrait à y pénétrer. Une terre, une autre dimension, encore sous le joug des tribus, des clans et des dynasties locales. Sur un coup de sang, par règlement de comptes, on massacrera encore des missionnaires français sur la côte ; les clans Gadis-Boursis seront encore moins hospitaliers qu’à l’intérieur des terres et exploiteront tous les griefs possibles. Quant au Négus du Choa Menelik II, il n’est pas forcément enclin à maintenir la paix et l’amitié avec les colons italiens. Après avoir reçu les armes et l’argent qu’il exigeait, il est prévisible qu’il ne se soumette pas très longtemps à la volonté de Rome de poser sur lui la souveraineté de la Botte et de le représenter diplomatiquement aux yeux du Monde.

Comme s’il souhaite scruter mon âme, le douanier me dévisage sous mon burnous (que je préfère à ma calotte crasseuse lors de longues expéditions) me protégeant des rayons bien mieux qu’un chapeau blanc colonial !

« Je vous reconnais, j’ai travaillé pour vous.

— Ah ! » me risqué-je à répondre.

Voyant mon hésitation, il me rassure :

« Oui, je faisais partie des convois entre Adoua et Gondar

lorsque vous commerciez les armes à la frontière.

— Oui... je me souviens, mensonge car je ne me rappelle plus de rien.

— Vous ferez attention sur la route si vous faites halte cette nuit.

— Pourquoi, des brigands ou des contrebandiers rodent sur le chemin de Zeïlah ? m'inquiété-je (j'emploie volontairement une terminologie neutre de brigandage car on ne sait jamais à quelle ethnie ou tribu appartient son interlocuteur).

— Non, il y a juste des hyènes tachetées. Le soir, elles se pressent le long des chemins et n'hésitent pas à attaquer les convois.»

Je préfère éviter les hyènes, elles me sont de mauvais augures. Il regarde ma jambe et poursuit.

« Elles sont surtout avides de chairs fraîches.»

Mon sang ne fait qu'un tour. L'allusion à mon état de santé me ramène à la triste réalité. Sur ma litière, atrophié, je suis un misérable morceau de viande dans la chaîne alimentaire, un dîner de hyènes, cette attraction amusante pour Hararis qui aiment à scruter leurs faits et gestes. A la nuit tombée, les charognards *woreba* pénètrent la muraille de la Cité par des guichets ouverts à leur intention et viennent débarrasser la rue des immondices. Ce pacte tacite entre les Hararis reconnaissants et les voraces carnivores remonte en des temps immémoriaux. A la fête de l'Ashura, on concocte un brouet que l'on place face aux quatre sanctuaires autour de la ville. Selon la manière des hyènes de s'en emparer, les

villageois en retirent de nombreux présages. Car ces charognards entretiennent une relation avec les forces de l'au-delà et débusquent chez les humains les bons ou mauvais esprits, les djinns.

J'ai failli un jour me faire expulser de Harar, car voulant me débarrasser des chiens qui saccageaient mon entrepôt et pissaient sans vergogne contre mes sacs de café, je résolus d'empoisonner les cabots avec de la strychnine ; mais j'intentai à la vie des hyènes sacrées par la même occasion car ces aimables charognards mangèrent les carcasses des canidés. Voulant punir le coupable à la hauteur de son crime, les Amharas menacèrent de lever un impôt de 5000 thalers si ne leur était pas livré le coupable. Je dus, malgré le soutien de la Communauté chrétienne et d'Israël, me dénoncer. On me jugea en public, on me menaça de mort ! Comme un pestiféré, je n'échappai au lynchage (qui aurait été perpétré par les gens sous inspiration occulte !) que par l'intervention salutaire des autorités abyssines et du *grazmath Banti* (protecteur des chiens) et délégué de Mekonnen. Je pus également rester à Harar malgré le sobriquet de "terreur-des-chiens". Le Monseigneur Taurin-Cahagne et le père Jarosseau reçurent les instructions de César Tian à Aden (Steamer Point), qui se portait garant pour moi, de me calmer et de revenir à Aden le temps que les choses rentrassent dans l'ordre.

Je dois reconnaître que cet épisode m'a laissé contrit, ayant meurtri mon corps (je reçus lors de la bastonnade un coup au genou ainsi que des contusions aux bras et à l'autre jambe) et mon honneur car je ne me sentis plus depuis ce jour aussi bienvenu et reconnu que par le passé. La ville "dont

on file quand on veut” (plus facile à dire !) n’était pas pour autant un abri sûr des repréailles nocturnes et autres calamités. On a beau aimer ce pays, être salutaire avec les gens, être une bonne âme avec les religieux, une partie des pratiques et des coutumes m’échappe encore et fait que, malgré mes efforts, et quoi que je fasse, je demeurerai toujours un étranger. Avec l’aide de son affidé Dedjazmatch Mekonnen, le colon choan Menelik rendit le commerce par les étrangers de plus en plus difficile avec des taxes toujours plus lourdes à Harar afin de prendre petit à petit le contrôle de la circulation des marchandises. Il pouvait ainsi en tirer à son tour l’avantage, s’exonérant au passage lui-même de tout impôt pour rendre la partie définitivement déséquilibrée ! Se procurant les armes, l’argent dont il avait besoin et vendant à l’occasion, tel un vulgaire *djellal*, des esclaves aux envahisseurs de la côte par l’entremise du pacha de Zeïlah, car les colons avaient cruellement besoin de main-d’œuvre à bon marché, la boucle était bouclée : des hommes des tribus zangaro, guraghé, oromo faisaient bien l’affaire au grand dam des donneurs de leçons anti-esclavagistes. Les Européens finirent par perdre le contrôle des routes au profit de la guilde des marchands de Harar soutenue par le nouvel émir. On ne contrôle pas une ville depuis ses bounabètes (estaminet harari). Ce que les Européens apprirent à leurs dépens.

Le règne de Ras Mekonnen introduisit toutefois un vent de modernité sur la vieille cité de Harar avec la construction de nombreux bâtiments publics destinés à l’éducation, la santé, l’armée ou l’emprisonnement. Mais la colonie européenne allait continuer à être bafouée jusque dans ses préro-

gatives administratives. Les tribus Issas et Gallas se disputant les territoires et les pistes de commerces les traversant, les pistes caravanières au départ de Harar se retrouvèrent coupées au gré de la répétition des rixes ou échauffourées.

Mon fidèle Djami, qui se porte toujours près de mon brancard à s’affairer à la moindre de mes supplications, m’aide à extirper de ma veste une bourse, que je réserve à gratifier les voyageurs ou militaires pour leur sollicitude ou leur complaisance, c’est selon. Je donne au douanier une pièce de monnaie, un thaler de 28 grammes d’argent à l’effigie de Marie-Thérèse d’Autriche avec son diadème aux sept perles et datée de 1780 : mieux qu’une roupie de sansonnet ! L’officier se saisit de la précieuse. Il la regarde avec délectation, il semble plus habitué à ne recevoir que de menues marchandises ou des morceaux de sel taillés en losange. Selon l’abondance et la rareté de l’amolé, ces barres de sel, les cours monétaires fluctuent perpétuellement d’une saison à l’autre, d’une contrée à l’autre. Donc, une pièce, pensez-donc, il n’en voit guère. Je garde précieusement au fond d’un petit sac en toile de vieilles pièces de Harar bicentennaires. Je dois les donner à Pierre Bardey, le frère d’Alfred, grand collectionneur devant l’éternel de curiosités africaines et yéménites, les frères Bardey avec lesquels j’ai longtemps travaillé pour leurs factoreries.

« Très bien, tout cela est en règle, acquiesce le militaire coiffé d’un énorme turban de mousseline blanche, une *chamah*.

— Je vous remercie, je réponds poliment.

— *Inch Allah*.» Qu’il accompagne d’un jet de salive.

Après un dernier signe à mes domestiques, nous pouvons repartir, chaque chameau portant l'équivalent de douze *fralshs* (200 kilos). Après la léproserie Saint-Antoine où les mendiants, infirmes et lépreux se mêlent dans une cour des Miracles, la piste se dresse interminable et son ruban de sable ne fait que commencer. Le chef de caravane, l'abban Farah Kâli, n'en faisant qu'à sa tête, imprime un rythme exagérément lent, de telle manière que tous les sébianes (les porteurs) marchent en traînant les pieds pour ralentir encore l'allure. Je n'ai plus la même autorité que lorsque j'étais un véritable *pachagafлах* (responsable de caravane) qui dirigeait la meute, portant un chiffre pair quand nous descendions vers la côte et impair quand nous en revenions.

La ville d'Harar, sur son promontoire, s'éloigne derrière nous. En descendant du plateau, nous suivons la vallée du Noleh Djarso dominée par le mont Kondoudo. Au-delà du fleuve Gibe voici le lieu d'élection des missionnaires musulmans chargés d'éradiquer les Chrétiens et les croyances oromo. Notre itinéraire hallucinant suit celui d'Alfred Bardey qui l'explora il y a plus de dix ans aux confins des territoires des Gadis-Boursis et des Issas, des tribus bien différentes des populations des hauts plateaux (les Gallas). Bardey demeure malgré les vicissitudes un grand ami, négociant et explorateur. C'est lui qui, déposé à Zeïlah en 1880, ouvrit cette route pour gagner Harar en vingt-deux jours. Quelques temps après, il revint au port avec une importante cargaison de café. C'est encore lui qui en novembre de la même année m'engagea comme représentant, bien avant mon installation

définitive. Car, au bout de quelques séjours en 1888, je revins de mes expéditions en Choa et à Entoto et j'ouvris des itinéraires jusqu'à la côte. Ces campagnes m'ont permis de reconnaître les chemins difficiles du plateau d'Abado près des lacs Ilaramaya à la recherche de nouvelles races de mulets et d'ivoire. Une route où fut assassiné l'explorateur Henri Lucereau. Et l'émir Abdullahi de Harar y perdit une bataille à Salanko, après l'occupation égyptienne forte de 20 000 hommes, contre les soldats de Menelik. Ce qui amena l'occupation de Harar par les gens du Choa. En mémoire du sang versé, les Hararis ont peint en rouge le sol de leurs *ge usu'*, les maisons traditionnelles. Je pense à mon ami Sotiro, lui aussi employé de la factorerie, qui ouvrit jadis la route de l'Ogadène, la route des Caoutchoutiers ; le péril y était grand, il s'y fit emprisonner. Mais, il en est revenu fier comme Artaban avec le témoignage le plus précieux, la fervente reconnaissance des autochtones.

Me voyant souffrir, Djami demande à Abdullah de faire une pause. Comme son chef, le sébienne hurle pour faire marquer la halte aux chameaux. Il est déjà neuf heures trente du matin. Le soleil n'est pas encore au zénith mais il est déjà brûlant. Je suis un volcan, avec la lave en fusion qui coule à l'intérieur. Tous mes pores exhalent une sueur âcre qui ruisselle sur ma peau.

« Il fait déjà si chaud, je ne m'en plains pas habituellement, remarqué-je. Mais à ne pas pouvoir bouger, se mouvoir, la fièvre est cruelle.

— Je vais mieux vous abriter » répond le brave Djami.

Aussitôt il retend la toile de l'auvent qui abrite la civière. Il veillera désormais à ce que je sois toujours à l'ombre.

Dans une *dablula*, une grande sacoche de cuir, j'ai fait préparer quelques marchandises, sans ostentation, sans victuailles, sans dépense inutile. Je décompte les moindres frais. Sur les chameaux, on a donc disposé des outres en peaux pour l'eau, pour mes besoins personnels une jarre de *talla* (bière fermentée), un petit tonnelet pour l'alcool de *t'edj* (hydromel), de l'*Hamra* qui rend fou, des poteries d'huiles et d'onguents médicaux, des *moussoulâti* (cruches) pour aller chercher l'eau aux puits et bien sûr des sacs de *dabokolo* (mélange de céréales) et de riz que l'on fait cuire à l'eau. Une ration d'un *rotol* (une livre) de riz constitue l'alimentation de mes porteurs et chameliers complétée de quelques dattes et de *ghee* (beurre). Il nous faudra se réapprovisionner le long du chemin à tous les points d'eau, l'élément vital, dans les rivières asséchées, là où les puits sont creusés à même le lit des wadi. Nous ne serons plus seuls sur l'itinéraire, les caravanes ont repris timidement et fréquentent avec soixante chameaux chacune les stations et caravansérails. Celles provenant de la mer apportent de la verroterie, des épices et des habits en coton. Celles du plateau acheminent des plantes odorantes, du café, des peaux, de l'ivoire, du musc et du qat. Le fameux qat, plante sacrée apportée à deux musulmans pour prier toute la nuit, est de tous les voyages, de toutes les réunions. A la fois puissant stimulant et aide propice à la somnolence. Au goût de réglisse, le qat constitue un allié de choix dans mon périple. Cette herbe verte et grisante, de la famille des célas-

tracées, est vendue sur la place Faras Magala, le marché aux chevaux à Harar devant la factorerie des Bardey non loin de ma dernière maison. De l'autre côté se tient l'église Medhane Alem en hommage au sauveur du monde. Les jeunes filles oromo en robe de coton bleue proposent des vanneries contenant l'aphrodisiaque herbe. A la longue, les Harari grands consommateurs devenaient fous ou semblaient dans un état d'angoisse permanent. Elle doit être broutée, chiquée fraîche pour garder ses vertus et conduire au *mirkana* (état d'ivresse). Le qat est une voie émirale pour être reconnu dans la bonne société Harari de la quatrième ville de l'Islam et déverrouiller quelques portes. Lors de mon second séjour à Harar, il y a déjà huit ans, je résolus d'écrire un ouvrage photographique sur la cité du Jegol ; on m'ouvrit alors le propylée du mausolée de cheick Abbadi réputé inviolable grâce à quelques bottes de qat bien distribuées. Ma dissidence pouvait finalement être compatible avec les codes Harari en adoptant les us, coutumes et costumes de la contrée, commercer pour leur compte avec les Européens, me sédentariser, m'enrichir dans ce monde étranger réputé inhospitalier quand je n'étais que nomade en mon pays. Gagner en réputation et en intégration à Harar tandis qu'au point de départ je n'étais qu'un marginal, un baroque à *Charlestown*. Je ne reverrai la Place Ducale que dans mon linceul. Point d'orgue.

Mastiquer donne encore plus soif et nous devons nous arrêter pour nous désaltérer toutes les deux heures. Nous traversons bientôt le marécage d'Egon qui enchantait tant la Société de Géographie. Sur le chemin rocailleux, mes porteurs manquent de chavirer à chaque caillou. La peur vient

s'ajouter à ma souffrance absurde, à mes chagrins véhéments. Nous descendons d'Egon pour prendre le chemin de Balloua. Je ruisselle de sueurs froides et chaudes. La civière indolente est déjà disloquée, le cuir me tanne la peau, mon dos suinte. Il faut déjà réparer mon trône en glanant des moyens de fortune du désert ; de barque pharaonique, mon brancard se transforme en palanquin mortuaire. Quelques lambeaux d'étoffes, de joncs viennent renouer les liens devenus trop lâches, trop frêles. Mon convoi donne des signes de fatigue, les mules, les nègres, les chameaux... tout est à l'avenant ! Pays maudit !

Désespéré, et pour soulager ma troupe exsangue, je tente de monter sur une mule, quelle idée ! La jambe malade est attachée au cou, ma canne comme balancier. Djami me harnache ainsi à ma gorge. Mouned-Souyn essaie de me dissuader de cette tentative désespérée et suicidaire. Je n'en fais qu'à ma tête d'infortune. Et me voici parti juché sur la mule, le pied valide coincé dans son étrier, je dévale la colline comme une poupée dans son chariot... Au bout de quelques mètres, l'équilibre étant si précaire, irrémédiablement instable, je vacille et je dois me résoudre à tomber tant bien que mal de ma Rossinante pour éviter un drame encore plus épouvantable. Je choisis de ma mule beuglante et chute lourdement sur la terre rouge. Djami, en véritable Sancho Panza, me ramasse désarticulé comme un pantin, près d'un poivrier. Abullahi, avec sa tignasse ébouriffée par la course, me soulève.

Je crie, je gueule, je pleure.

« Allongez-vous à l'ombre ! » conseille mon prévenant ser-

viteur.

Je m'exécute, je suis plié, recroquevillé.

Je sens son inquiétude, son empathie. Cela devrait me désoler mais cela me reconforte. Je ne suis pas seul, ce garçon est ma planche de salut. Je suis un maître apprécié, passionné par ce pays, sa culture. J'aime partager avec eux mon goût pour les aurorales tribulations, les grands départs, les kilomètres impossibles... Du haut de sa colline, mon convoi de Bohème peine à nous rejoindre en bas, je dois attendre deux heures sous les rayons obliques du soleil et sans eau. À proximité, derrière les arbousiers déambule une tortue plus mobile que ma carcasse, et plus loin des chevaux sauvages descendent de la montagne pastorale à la recherche d'un lieu pour paître parmi les palmiers grêles. Quelques huttes en pisé, les *Toukoul*s, aux toits coniques de chaume au loin, décorent dans un mirage le vaste paysage de brousse aride. De désespoir, je lance une fusée Saint-Hubert pour que mes chameliers me retrouvent en contrebas.

Enfin, ils arrivent, le pas lent, insupportable indolence. Je ne devais pas m'inquiéter, tu parles ! La piste picaresque reprend en zigzag sur un versant raide en quittant Egon et ses quelques champs de mil sur les coteaux. La caravane tanguait imprimant un roulis d'avant en arrière au branlant vaisseau du désert. Le col débouche sur un plateau, à son pied deux territoires, le pays Issa au nord, le pays Gadi-Boursi à l'est. Ce col est le plus bas à traverser si l'on veut rejoindre la côte depuis Harar. La grande montagne vénérée à l'est - le Kondouo - culmine à 3 500 mètres. En pâture, dans un jardin

d'Eden, les jeunes juments portent des clochettes de bois au cou. Elles côtoient un précipice sans y prêter garde. Elles ne comprennent pas le vide. Moi si !

Au crépuscule, lorsque les ombres s'étirent à l'infini, bruissent au loin les maisons (*agals*) de bois et de paillotis au son des clameurs des familles, des petites porteuses gallas, des chants de *donrah* pour rythmer au fléau la cadence des travaux. Nous campons ce soir sous la lune, à proximité de Belloua. Ce *maalab* ne forme qu'un amas de maisonnées, enserrées comme une muraille, bordé de ruelles étroites et sombres. Les Somalis n'emploient jamais la pierre dans leur construction. Cela coûterait trop cher et occasionnerait trop d'efforts. Le nomadisme séculaire leur a inculqué le dédain insouciant du confort et le mépris de la pérennité de leurs habitations. C'est ainsi que souvent les villages brûlent et qu'on les reconstruit inlassablement. Sans se persuader de faire autrement.

Cette nuit, je rêve sous la lueur de l'astre et le vent du nord ; des heures nocturnes de désert lunaire comme je les aime sous la protection de la tente qui sent la sueur des bêtes. Sortis sous la lune, les chacals piaulent, les hyènes ricanent. Toute cette églogue donne envie de paître en humant les quelques herbes odorantes exhalant leurs odeurs de muscs, de thym, de tamaris, de gommiers et de mimosas épineux et secs.

J'ai beau être malade, exténué, ivre de soleil, écrasé de chaleur, ma douleur reste magnifique. De celles que j'avais imaginées, aux frontières de l'impossible, du néant, des fatigues déraisonnables que je pusse m'infliger pour vivre et

raconter l'insondable. Même alité, je me sens en marche, en chemin, en partance... Le supplice est sûr !

Djami me réveille en sursaut. Il est inquiet car je délire. Il éponge ma sueur. Mon odeur est âcre. Malgré mon réveil, un rêve demeure ancré dans ma mémoire. Des mots, des images, des murmures. Un élan fiévreux et subit de noter, de transcrire. C'est idiot, je n'écris plus depuis des années, je ne me préoccupe plus de "ça", ces "rinçures" jetées aux égouts du dégoût de soi... Comment y parviendrai-je ? Cette chaleur insoutenable, ce mal, comment dire ? Comment traduire facétieusement tout cela ? Mon corps n'est-il pas devenu à mes dépens la forme la plus aboutie de l'abnégation, du don de soi ? La finalité d'une vie est de laisser une empreinte ? J'ai choisi de ne plus employer la littérature. Car l'incompréhension du monde n'en est que plus flagrante quand j'entends les commentaires navrants. Est-ce que tout cela est digne ? La liberté libre a gouverné mes choix, a dicté mon existence. Une liberté absolue, totalitaire, promulguant l'anticonformisme comme convention. La marginalité comme institution. Le cynisme comme forme la plus évoluée de la dialectique. Libre vous dis-je.

